Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 8 (1879)

Heft: 9

Rubrik: Voyage de M. Serpa-Pinto dans l'Afrique australe : résumé de la conférence faite par le voyageur à la Sorbonne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bourg, *Imprimerie catholique*. Nous en réservons un compte-rendu détaillé pour notre prochain numéro.

III

Le onzième rapport de l'école normale de Peseux, près Neuchâtel, vient de paraître. Il nous apprend que la 1re classe de l'Ecole normale a été suivie en 1878-79, par 18 élèves; la 2me classe par 14; l'école secondaire (classe préparatoire) par 16 et l'école modèle par 21 élèves. 13 élèves ont reçu un brevet du 2me degré aux examens du printemps.

En 1878 chaque élève a coûté à l'établissement 870 fr. 50.

On sait que cette école est placée sous l'habile direction de M. Paroz, auteur de plusieurs remarquables ouvrages de pédagogie.

IV

Sommaire du numéro 7 de la **Revue pédagogique** publiée chez M. Delagrave, sous la direction de M. Cochery, inspecteur général de l'instruction publique, et de M. Hanriot docteur ès-lettres et inspecteur honoraire d'académie. Abonnement 9 fr.

Les doctrines pédagogiques des Grecs, (suite) par H. Martin. — Deux nouveaux manuels de pédagogie (suite) par R. Horner. — Des écoles normales primaires au point de vue de leur construction et de leur installation (suite) par Narjoux. — La nouvelle loi sur l'enseignement primaire en Belgique, par Tandel. — Courrier de l'extérieur. — L'analyse logique par J. Périer.

Voyage de M. Serpa-Pinto dans l'Afrique australe.

Résumé de la Conférence faite par le voyageur à la Sorbonne.

Ces derniers jours, un jeune voyageur portugais a donné, à la Société de géographie de Paris, dans la salle de la Sorbonne, une conférence sur l'ensemble d'un voyage qu'il vient d'accomplir par le travers de l'Afrique, entre Saint-Louis de Benguela, sur la côte occidentale ou atlantique de l'Afrique, jusqu'à Natal, sur la côte orientale.

Le héros de ce voyage est M. le major Serpa-Pinto, de l'armée portugaise.

Une loi du parlement portugais, du 12 avril 1877, votait une somme de cent soixante mille francs pour subvenir aux frais

d'une expédition dans l'Afrique australe, expédition ayant pour objet principal de rechercher quelles relations peuvent exister entre les bassins de deux grands fleuves africains, le Congo et le Zambèse, et d'étudier, sous leurs aspects divers, les pays qui existent entre les deux groupes de possessions portugaises, celles que baignent les flots de l'Atlantique, et les comptoirs situés sur les rives de l'Océan indien. Parmi un grand nombre de jeunes officiers qui se présentèrent, le major Serpa-Pinto et deux officiers de la marine portugaise furent désignés.

Après avoir fait à Paris l'achat de nombreux instruments astronomiques, les trois voyageurs partirent pour Loanda, le 7 juillet 1877 et, après quelques difficultés d'organisation heureusement surmontées, quittèrent Benguela le 12 novembre 1877.

Reconnaissant que le programme tracé par la loi du parlement était beaucoup trop vaste pour une seule expédition, les trois voyageurs résolurent de se diviser en deux groupes et se partagèrent les instruments, les approvisionnements, les étoffes et les verroteries qui servent de monnaie et de tribut parmi les populations du centre africain.

Demeuré seul, M. Serpa-Pinto se dirigea vers l'Orient. Il avait à peine pénétré dans l'intérieur du pays qu'il éprouva de grandes contrariétés et, pour comble de malheur, fut atteint de la fièvre. C'est presque mourant qu'il arriva à un endroit appelé Bihé, limite extrême des possessions portugaises.

Une terrible fièvre rhumatismale le prit, et, pendant trois mois, le cloua au lit. Il ne pensait plus qu'à retourner à la côte et à revenir dans son pays. Cependant la bonne saison de voyager était arrivée, et ses compagnons étaient partis du côté du fleuve Cuango qui devait être exploré, d'après les ordres du comité. Il reprit courage, et quoique ses ressources fussent presque épuisées, que sa santé fut bien chancelante, il se décida à partir aussi. Encore au lit, il organisa son expédition qui, à sa sortie de Bihé, se composait de cent cinquante personnes, femmes et enfants compris.

Pourvu de très bons renseignements sur les pays à l'est et au sud-est de Bihé, l'ardeur de connaître ces pays lui était revenue avec la santé.

Passable chasseur, il ne comptait que sur la chasse pour vivre et pour nourrir ses gens.

Après quelques derniers petits préparatifs, il partit enfin de Bihé vers la fin de mai 1878. Un livre, qui sera publié bientôt, suivra pas à pas ce voyage dont les épisodes, tantôt dramatiques, tantôt comiques, se succédèrent sans interruption.

Ne pouvant raconter son voyage en une seule conférence, M. Serpa-Pinto en a seulement tracé les principaux épisodes.

A partir de 120 kilomètres de la côte occidentale, le continent africain s'élève de seize cents mètres par deux terrasses énormes. Les voyageurs Cameron et Stanley l'avaient déjà constaté, et c'est ce qui explique pourquoi la plupart des fleuves africains

descendent vers l'Océan atlantique par une série de cataractes qui ne sont jamais très éloignées de la côte. De ce point culminant du plateau, le sol descend en pente plus douce vers l'Océan indien ; de là ce fait que les fleuves qui coulent vers l'est, comme le Zambèze, n'ont que peu ou pas de cataractes, et sont d'une navigabilité plus étendue que les cours d'eau du versant opposé. Le Zambèze est navigable pendant plus de quatre-vingts lieues au-delà de son embouchure.

Le pays des Quimbandes paraît habité par une population à demi civilisée. C'est un beau pays coupé par des rivières sans cataractes et navigables pour de petits canots ; le Onda, le Varea et le Cuime lui donnent une fraîcheur magnifique et entretiennent sur ses rives et sur celles de ses affluents une végétation vraiment riche. On peut voir, dans des prairies, couvertes d'une herbe verdoyante, des troupeaux de bétail qui paissent paisiblement sans craindre la morsure de la *tsétsé,* la terrible petite mouche qui tue le bœuf et le cheval, et constitue l'un des plus grands obstacles à la prospérité de certains pays de l'Afrique australe.

Le soleil, après avoir porté à environ 25 degrés la température de l'atmosphère, se penche sur l'horizon et disparaît derrière les cimes touffues des forêts qui cachent les villages Quimbandes. Les hommes reconduisent le bétail à leurs kraals entourés de fortes palissades qui les mettent à l'abri des incursions des grands fauves, lions et léopards. Dans les champs poussent des graminées comme en Europe, et les femmes qui s'en reviennent des champs en poussant des éclats de rire que le voyageur qualifie de vraiment effrayants, ont sur la tête des paniers remplis d'épis de maïs, de pommes de terre et de racines de manioc. Les mères portent leurs enfants sur le dos, attachés avec de larges liens en écorce d'arbre, et par dessus les hautes herbes dans lesquelles elles marchent, on voit toujours penchées de côté les petites têtes d'enfants. Ces femmes sont toutes nues. Quant aux hommes qui conduisent le bétail, ils ont pour tout costume des peaux de bêtes qui pendent de chaque côté de la ceinture.

En continuant de s'avancer, le major rencontre des troncs énormes de fougères arborescentes comme on en voit en Australie et en Nouvelle-Zélande ; plus loin, ce sont de riants villages qu'il croit apercevoir. Ces villages sont des cités bâties par les termites. De petites fourmis blanches vont dans le sous-sol chercher la terre glaise d'un blanc cendré qui leur sert de matériaux pour la construction de leurs bâtiments. Ces villes ressemblent à un village indigène, dont les huttes contiguës n'ont pourtant ni un aspect aussi agréable, ni une aussi belle couleur que les constructions des fourmis. La forte couche d'humus qui recouvre le sol n'est pas employée par les architectes termites.

L'Afrique, que jadis on croyait une espèce de désert infini sans fleuves comme sans forêts, est, au contraire, un pays admirablement arrosé et boisé, sillonné de fleuves puissants qui reçoi-

vent des rivières considérables. Pendant tout le parcours qu'il a suivi, M. Serpa-Pinto a pu s'en assurer et confirmer ainsi ce que nous ont déjà appris Cameron, Livingstone, Stanley, Abbadie, de Braza, etc.

Parmi les tribus rencontrées, celle des Mucassequères est l'une des plus curieuses. Ces indigènes sont des *nègres blancs*. Cette tribu est nomade, se couvre de peaux de singes, ne cultive rien, se nourrissant exclusivement de raisins et de gibier; ce sont de vrais sauvages. Ils sont laids, avec des yeux obliques, des pommettes saillantes, des yeux énormes, un crâne à demi chauve sur lequel poussent, tant bien que mal, de rares touffes de cheveux noirs et crépus. Quant à leur peau, elle est d'un blanc ou plutôt d'un gris sale.

Si parfois des faits curieux et nouveaux ont distrait et réjoui le voyageur, s'il a traversé des contrées d'une beauté luxuriante, il a failli périr, dans d'affreux déserts, de fièvre et de faim. Dans une partie de son voyage, les repas les plus rapprochés furent à quarante-huit heures d'intervalle. Ces souffrances s'accrurent surtout dans les pays qu'arrose le haut Zambèze, pays humides et marécageux, parcourus par Livingstone, où ce grand explorateur eut, lui aussi, beaucoup à souffrir des fièvres. Dans cette partie de son parcours, le grand fleuve africain est coupé par des rapides et des cataractes qui nécessitèrent le transport des canots par terre ou la lancée des pirogues sur les rapides à course effrayante. C'est au sortir de la région des rapides du Zambèse, là où il vit des boababs géants semblables à ceux qui croissent sur les côtes atlantiques du continent africain, que M. Serpa-Pinto, accablé de fatigue, miné par la fièvre, rencontra un Européen établi en pleine Afrique, avec sa femme et sa nièce.

Laissons un instant la parole au narrateur :

« Cet homme était un médecin anglais distingué. Nous avons été sur le point de succomber tous les deux sous une attaque des naturels. Là, dans une hutte, sur le bord du Cuando, nous avons passé toute une nuit, la carabine à la main; je brûlais de fièvre, et le délire m'avait pris; j'ai conservé le souvenir qu'un missionnaire était auprès de nous, puis j'ai perdu connaissance.

« Revenu de mon délire, après quelques jours, j'ai cru rêver. Au chevet du lit où j'avais failli mourir, se tenaient deux dames, deux vraies dames, qui m'avaient soigné, qui m'avaient sauvé la vie. L'une d'elles était Mme Coillard, Ecossaise par naissance, Française par mariage; l'une de ces femmes qui ont le courage sublime d'unir leur existence à celle d'un missionnaire africain, et qui échangent la vie brillante des villes d'Europe contre la vie souvent pénible des forêts d'Afrique; une de ces femmes qui vont, comme les sœurs, soigner les malades, enseigner l'Evangile aux enfants et la moralité aux sauvages.

« L'autre personne était une jeune fille de dix-huit ans, Mlle Coillard, la nièce du missionnaire. Celle-là était Française, tout à fait Française. Comment se trouvait-elle dans des pays si

reculés ? C'est une autre histoire bien dramatique, mais que je ne vous raconterai pas, parce que je sais que le pasteur Coillard publiera son journal, et je veux lui laisser la parole pour le récit de ses propres aventures.

« Quelque temps après, j'étais un ami de la maison, et Mme Coillard faisait tout son possible pour jouer auprès de moi le rôle d'une mère, comme s'il eût été possible pour elle d'avoir un enfant de mon âge. Il faut avouer que la vie rude des forêts m'avait rendu un peu sauvage, et que souvent j'étais un enfant assez indocile. Qu'elle me pardonne tous les tracas que je lui ai causés !

« Ce fut en compagnie de cette bonne famille, à qui je dois la vie et l'heureux résultat de mon voyage, que je traversai le désert du Calvari, pays sec, où les voyageurs souffrent vivement de la soif, et quand ils arrivent à un lac immense, qu'ils croient venu le moment heureux de se reposer et de se rafraîchir, ils reconnaissent que l'eau du lac est salée, plus salée que les eaux de la mer.

« Ce lac est le grand Macaricari qui présente l'un des phénomènes les plus curieux de l'Afrique australe. Les rivières qui s'y jettent, torrents pendant la saison des pluies, ne sont plus que des sillons sablonneux à l'époque de la sécheresse.

« Le grand Macaricari se dessèche aussi et se dessèche en grande partie par l'évaporation des eaux. Alors une couche épaisse d'un centimètre, formée principalement de chlorure de sodium, recouvre son fond. Lorsqu'à la saison des pluies, les rivières viennent remplir le bassin du lac, l'eau est bonne et on peut la boire ; quelques heures après, elle redevient saumâtre, et plus tard complètement salée : c'est que l'épaisse couche de sel s'est dissoute. Ce phénomène se reproduit périodiquement.

« Sur quelques points, le lit des cours d'eau est si peu stable que si un lac déborde, ces eaux, au lieu de s'écouler par le lit d'une rivière existante suivent une autre voie, sans pour cela abandonner définitivement l'ancienne, qu'elles reprendront une autre saison. De là les différences constatées dans les récits des voyageurs sur la direction vraie de quelques cours d'eau que les uns ont vu aller vers l'ouest, tandis que les autres ont affirmé avoir vu ces rivières couler vers l'est. »

Après avoir traversé le Transvaal, le pays de Natal, là où les Anglais luttent contre les Zoulous, y avoir éprouvé des souffrances nouvelles qu'il se réserve de raconter plus tard, M. Serpa-Pinto est enfin arrivé au terme de son voyage, et, aussitôt de retour en Europe, il s'est occupé de rassembler les matériaux de l'ouvrage dans lequel il consignera toutes ses observations.

Accueilli chaudement par ses compatriotes et par les Français, il a terminé sa conférence en recommandant vivement à la Société de géographie ses deux compagnons non encore de retour, MM. Brito Capello et Ivens. Ajoutons enfin que le gouvernement

français a décerné à M. le major Serpa-Pinto la croix de chevalier de la Légion d'honneur. A. CHAP.

CORRESPONDANCE

Du Valais, le 23 août 1879.

Monsieur le Rédacteur,

Nous touchons de nouveau à l'époque où doivent avoir lieu les examens des recrues. Afin d'en mieux assurer le succès, notre conseil d'Etat, sur la proposition du département de l'Instruction publique, vient de porter un arrêté obligeant toutes les recrues de cette année à suivre un cours de répétition d'au moins huit jours pour se remémorer. Cette sage mesure contribuera, nous n'en doutons pas, à assurer une meilleure réussite aux examens. Ceci sera surtout utile à ceux de nos jeunes gens qui ont suivi jusqu'ici régulièrement les classes, et qui ont reçu par conséquent une instruction suffisante, mais qui pourraient avoir oublié quelque peu de ce qu'ils avaient appris. Quant à ceux qui n'ont jamais rien su, ou qui n'ont point fréquenté de classe, nous pensons qu'avec un minimum de huit leçons, ils ne pourront pas se tirer d'affaire devant les examinateurs fédéraux. Eh bien! croirait-on, que malgré l'obligation qui existe de par la loi de fréquenter les classes de 7 à 15 ans, il puisse encore se trouver des jeunes gens, pleins de capacités, et complètement illétrés? Assurément non, si on en avait chaque année des preuves irrécusables. Or d'où vient cette anomalie? Elle vient d'abord de ce que les autorités communales ont en général tant d'apathie qu'elles n'ont pas le courage de sévir avec énergie contre les récalcitrants; ensuite nous pensons qu'un concours plus direct de la part de l'Etat n'en serait que plus efficace. Qu'on nous permette de citer un exemple à l'appui de ce que nous avançons. L'année dernière une recrue de notre connaissance, ressortant d'une de nos communes rurales qui se piquent de faire payer régulièrement les amendes pour cause d'absence, et qui est sous ce rapport bien notée, est entrée en caserne sans avoir jamais mis les pieds en classe. Or le même fait se passe sans doute dans bien d'autres localités et cela pourquoi? Uniquement parce qu'on n'a pas fait exécuter nos lois sur la matière. Afin de mieux stimuler, et les autorités communales et nos jeunes gens, nous proposerons donc: 1° Que chaque année les jeunes gens qui doivent se présenter devant le conseil de recrutement soient préalablement examinés par nos inspecteurs scolaires. 2° Que l'Etat crée un cours spécial d'un mois environ à Sion ou ailleurs pour les recrues qui n'auraient pas acquis le degré voulu d'instruction. 3° Que les frais résultants de l'établissement de ce cours soient supportés *a)* la moitié par les recrues elles-mêmes, car, en général, si on ne sait rien, c'est qu'on n'a pas fréquenté d'école et qu'on a témoigné du mauvais vouloir à s'instruire, donc c'est justice qu'on en supporte les conséquences; *b)* la seconde moitié par les communes qui n'en sont pas moins en défaut pour n'avoir pas réprimé les absences; *c)* enfin il nous semble que l'Etat pourrait faire les frais du personnel chargé de la direction de ce cours. 4° On y pourrait aussi envoyer tous les élèves de 15 à 20 ans dont on ne pourrait pas faire façon dans les communes, ce qui ne contrarierait assurément pas nos instituteurs.